

BERNARD GUSTAU

LES ENFANTS DU VENT



Bernard Gustau

Les Enfants du vent

© Bernard Gustau, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9967-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PREMIÈRE PARTIE

LES VOIX ENTERRÉES



LES ENFANTS RETROUVÉS

Les pelleteuses grondent, mordant la terre noire avec l'avidité de bêtes mécaniques. Le sol gorgé d'eau recrachée par la pluie de la veille cède lentement, lourd et réticent. Les ouvriers s'activent, casques vissés, bottes crottées, les gestes méthodiques, mécaniques. C'est un chantier comme un autre. Un centre de santé doit sortir de terre pour la communauté, enfin !

Et puis tout s'arrête.

— Oh shit...

C'est Jérémy, le jeune gars venu de Swift Current. Il recule d'un bond, l'air vidé. Sa pelle reste plantée dans le sol, droite comme une croix.

— Tyler ! TYLER ! viens voir ici... tout de suite.

Le contremaître Tyler Crowchild, Cree de la bande de Nekaneet, sourcils froncés, grand, épaules noueuses, mains rugueuses, approche d'un pas lent. Il s'accroupit, yeux plissés. Entre les mottes de terre, un bout d'os dépasse. Fin. Petit.

Il sent déjà son estomac se nouer.

— Recule, Jérémy. Laisse-moi voir.

Il soulève prudemment la terre avec ses doigts. Pas besoin d'en faire plus. C'est un humérus. D'enfant.

Il s'arrête. Son souffle se bloque. Ses doigts tremblent.

— Tyler, c'est... c'est quoi ? Un os d'animal ?

Mais Tyler ne répond pas. Il est ailleurs. C'est comme si la terre venait de lui murmurer un secret qu'il avait toujours pressenti. Quelque chose de glacial, tapi sous la surface depuis trop longtemps.

Il se redresse lentement.

— Coupez tout. Maintenant. Arrêtez les machines. Personne ne touche plus à rien. La journée est finie. Rentrez chez vous.

Les moteurs se taisent un à un. Le silence s'abat. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'être tus.

Tyler s'éloigne de quelques pas. Il sort son téléphone, compose un numéro qu'il connaît par cœur. Deux tonalités. Une voix rauque décroche.

— Marla ? C'est Tyler. On vient de trouver des ossements. Ici. Sur le chantier.
Un silence.

Puis la voix de Marla, basse, grave, vibrante d'une tension à peine contenue :

— Combien ?

— Je ne sais pas encore. Mais c'est... ce sont des enfants. Je le sens. C'est juste derrière l'ancien pensionnat. Là où y'avait les grands peupliers. Tu te souviens ?

Silence encore. Puis :

— Je suis en route. Dis à personne d'y toucher. J'arrive.

Une heure plus tard, le pick-up de Marla Littlebird fend le chemin de terre, soulevant un nuage de gouttelettes. Elle freine sec, claque la portière. D'un geste rapide, elle noue ses longs cheveux noirs en une tresse lâche. Le regard déterminé, les bottes déjà maculées de boue, elle s'avance sans un mot vers Tyler.

Ils se regardent. Rien n'est dit. Tout est compris.

Tyler hoche la tête. Marla s'accroupit.

Il pointe du doigt la fosse ouverte. À demi-découverte, la terre trahit déjà la présence de plusieurs corps. Petits, entrelacés. Des fragments d'étoffes effilochées émergent. Une dent de lait. Une boucle d'oreille.

Marla porte la main à sa bouche. Elle reste ainsi un long moment, les yeux rivés au sol. Tyler murmure

— Tu reconnais l'endroit ?

Elle hoche lentement la tête.

— Ici. C'était ici qu'on nous faisait creuser les trous pour planter les sapins de Noël. En 1971. Les sœurs disaient que c'était pour l'embellissement du site. Mais j'ai toujours su qu'il y avait autre chose. On en parlait entre nous. Dans le dortoir. Des disparitions. Des enfants qu'on ne revoyait plus jamais. Ils disaient qu'ils étaient repartis chez eux. Des mensonges. Des foutus mensonges.

Elle se relève.

— On va devoir prévenir la bande. Et la police. Mais faut pas qu'on nous la vole, Tyler. Pas cette fois. C'est notre vérité. Pas leur dossier. Pas leur version.

Il acquiesce. Puis, après un silence :

— Les anciens doivent venir. C'est à eux de décider.

Dans l'heure qui suit, des pick-up arrivent. Des figures connues descendent. Des anciens. Des mères. Des pères. Des survivants. Des visages fermés, tendus. Marla les accueille un à un. Elle serre les mains, étreint les épaules. Personne ne parle fort.

Le cercle se forme, en demi-lune, autour de la fosse.

La terre respire encore l'horreur.

C'est Joseph Redhawk, ancien chef de tribu, qui parle le premier. Sa voix est lente, chevrotante, mais claire :

— C'est ici qu'ils les ont mis, hein... Nos petits. Ceux qu'on n'a jamais retrouvés. Nos neveux. Nos sœurs. Nos enfants. Le pensionnat les a avalés et recrachés comme ça. Dans le noir. Sans nom. Sans cérémonie.

Marla s'avance.

— On ne les laissera pas nous prendre ça. Pas encore. Pas cette fois. On prévient les flics. Mais on garde la main. C'est un lieu sacré maintenant. Ils vont venir avec leurs scellés, leurs tentes blanches et leurs spécialistes. Mais ici, c'est chez nous. Et les enfants, ce sont les nôtres.

Un murmure d'approbation circule. Puis une voix de femme :

— Et si c'est étouffé ? Et si le gouvernement vient nous faire des promesses en l'air ? On va encore attendre vingt ans qu'ils nous écoutent ? Qu'ils ouvrent une commission qu'ils refermeront en silence ?

Tyler coupe calmement :

— Alors on reste. Jour et nuit. Comme pour les pipelines. Comme pour les tombes de Kamloops. On monte un camp. Tente, feu sacré, guetteurs. Et pas un pas ne sera fait ici sans qu'un des nôtres regarde.

Dans la réserve, la nouvelle se répand. Une rumeur d'abord. Puis une onde de

choc.

À l'école, les enfants entendent. Dans les cuisines, on parle à voix basse. Les pleurs montent dans certaines maisons. Ceux qui étaient au pensionnat évitent de croiser les regards. Les visages se ferment, les mains tremblent, les souvenirs remontent comme une marée noire. Ozalée appelle son mari, le surintendant Lonan pour le prévenir.

Au centre communautaire, une assemblée s'improvise. Marla, toujours en manteau boueux, prend la parole. Son ton est ferme, habité :

— Ce n'est pas une surprise. On le savait. Dans nos tripes. On savait qu'ils étaient là, quelque part. Maintenant qu'ils ont refait surface, il est de notre devoir de veiller sur eux. Jusqu'à ce que justice leur soit rendue. Et qu'on leur donne un nom. Une chanson. Un adieu.

Un homme lève la main. Il pleure sans honte.

— Ma sœur a disparu en 1973. On m'a dit qu'elle avait été transférée à Prince Albert. Mais elle n'est jamais arrivée. J'avais 9 ans. Je ne l'ai plus revue. Si elle est là... je veux savoir. Je dois savoir.

Rapidement, des voitures de la Gendarmerie Royale du Canada arrivent. Deux officiers, bien mis, tendus, s'approchent. Lonan a réagi très vite. Ils trouvent Marla, entourée de plusieurs membres de la bande. Un cercle de silence les observe.

— Bonjour Madame. On a été prévenus de la découverte d'ossements. Il faut qu'on sécurise la scène. Pour préserver l'intégrité des éléments de preuve.

Marla soutient leur regard.

— La scène est déjà sécurisée. Par nos soins. Vous pouvez faire votre travail, mais pas sans nous. Vous êtes sur territoire Cree. C'est notre terre. Et ce sont nos enfants. Alors vous collaborez. Ou vous repartez.

Le policier déglutit.

— On comprend l'émotion. Mais il y a des procédures. Des responsabilités légales...

Joseph Redhawk, malgré ses 83 ans, se dresse derrière Marla.

— La loi ? Où était-elle quand ils les ont enterrés, vos religieux ? Quand on a

réclamé des recherches, et qu'on nous a ri au nez ? Vous avez eu cent ans pour faire votre devoir. Aujourd'hui, c'est nous qui le faisons.

Un silence s'installe.

Marla tend une feuille manuscrite.

— Voici les conditions. Pas de fouilles sans présence d'un ancien. Pas de transport des restes sans cérémonie. Pas de photo sans autorisation. Et tous les rapports doivent être transmis à notre conseil. Pas à Ottawa d'abord. À NOUS.

Le policier lit. Soupire. Puis il s'écarte du groupe pour rejoindre sa voiture. Il appelle le surintendant qui donne son accord. Il hoche la tête et revient rassurer Marla et Joseph.

— Alors... procédons ensemble. Mais il nous faut un point de contact. Et un protocole d'accès.

En quelques jours, le camp s'est agrandi. Des tentes ont été dressées. Des couvertures de laine multicolores, des bouilloires sur le feu. Des enfants jouent à l'écart. Des tambours résonnent doucement le soir.

Autour de la fosse, les fouilles avancent lentement. Douze corps. Tous d'enfants. Aucun nom. Aucun dossier les liant. Des restes entre 6 et 14 ans. Certains montrent des signes de fractures mal soignées. D'autres portent encore des habits du pensionnat.

Une vieille femme, Sarah Bearskin, veille jour et nuit.

— J'ai perdu mon neveu ici. Il s'appelait Kyle. C'est peut-être lui, ou pas. Mais je reste. Jusqu'au bout.

Les médias commencent à apparaître. Caméras, micros. Marla les tient à distance.

— Vous pouvez écouter. Mais pas voler nos larmes. Vous pouvez filmer, mais pas mettre de mots dans nos bouches. Ici, on parle pour nos morts. Pas pour vos audiences.

Au milieu de la clairière, une pancarte de bois brut a été dressée. Gravée à la main :

« À ceux qu'on n'a pas oubliés. Aux enfants qui n'ont pas grandi. Nous sommes là. On vous voit. On vous nommera. »

Et, tout autour, des chaussures d'enfants. Petites. Boueuses. Alignées comme une armée silencieuse.